

Vurm, Petr

Introduction

Études romanes de Brno. 2017, vol. 38, iss. 1, pp. 7-12

ISSN 1803-7399 (print); ISSN 2336-4416 (online)

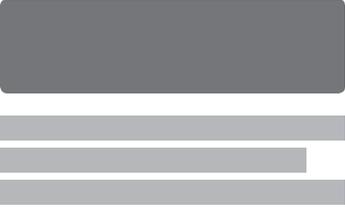
Stable URL (DOI): <https://doi.org/10.5817/ERB2017-1-1>

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/136487>

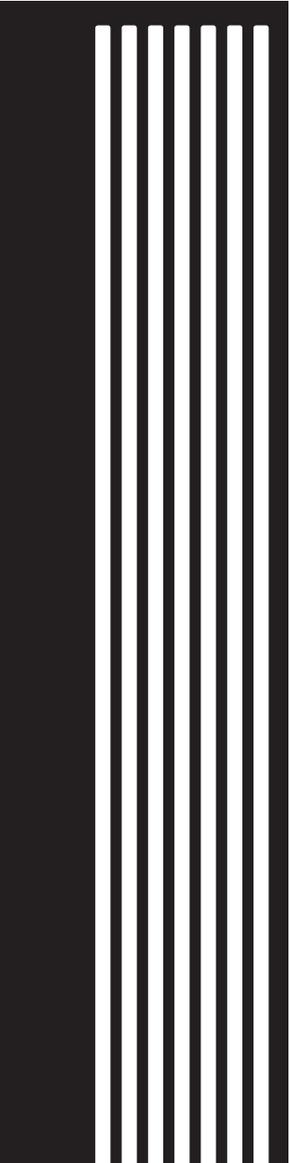
Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.



DOSSIER THÉMATIQUE



**(É)Migrations, transferts, exils :
métissages et dynamiques de la ville**

Introduction

PETR VURM [vurm@phil.muni.cz]
Masarykova univerzita, République tchèque

Ce recueil d'articles est le résultat d'une rencontre fructueuse qui s'est déroulée à Brno en République tchèque entre les 16 et 19 avril 2015. L'organisation du colloque est née grâce à une idée d'ordre général, que nous avons discutée avec Petr Kyloušek, Chiara Mengozzi, Athena Alchazidu et Silvie Špánková, de fédérer nos forces et nos savoirs intellectuels pour convier les chercheurs à discuter les modalités et les configurations des discours postcoloniaux en littérature contemporaine, en liaison avec le monde actuel et à comparer les réflexions et les regards des auteurs issus d'une deuxième ou troisième génération après les décolonisations. Le propos principal était de comparer et de juxtaposer quatre grandes régions, mais aussi et surtout quatre grands systèmes de réflexion – français, espagnol, portugais et italien – pour voir en quoi elles diffèrent et en quoi il y a des lignes de forces communes. Nous croyons que la rencontre a mené à de nouvelles découvertes non seulement dans le sens de contacts et de relations personnelles mais aussi dans le sens des analyses et des dialogues critiques et que, en même temps, les discussions se sont matérialisées sous forme de textes d'une variété éblouissante où certaines idées générales reviennent chaque fois sous de nouvelles expressions, confirmant ainsi l'hypothèse de départ, à savoir que les problèmes et les enjeux du monde actuel sont universels et que toute cloison paraît artificielle.

Ce troisième volume vient après le premier volume, destiné aux articles en portugais, et au deuxième, destiné aux articles en italien de ce même colloque. La logique de ce recueil suit dans les grandes lignes la programmation du colloque, fondée d'abord sur les régions de la francophonie – le Québec, l'Afrique et les Caraïbes, ainsi que le monde de la francophonie au sens large, ensuite sur les grandes thématiques liées à ce colloque, à savoir la ville occidentale, la migration, l'exil pour faire une transition finale vers d'autres domaines, tels que la littérature l'art plastique.

Ces derniers temps, les écrivains et poètes québécois et francophones reviennent de plus en plus à la ville et à ses aspects en la repensant de façon fondamentale. La ville occidentale, décor indispensable du XIX^e et du XX^e siècle, subit des transformations dans l'écriture récente et contemporaine. Elle n'est plus un simple décor, elle se déplace en avant-plan, devenant en quelque sorte personnage du récit, partenaire du sujet lyrique ou épique dans un dialogue incessant : matière tissée, à tisser ou œuvre à finir, labyrinthe de possibilités infinies. Les auteurs analysés et discutés dans ce recueil deviennent des cartographes qui habitent et qui parcourent inlassablement des villes, au sens littéral et métaphorique, réfléchissant sur bien des aspects des villes et sur leur imaginaire. À cause de cette connaissance intime, nous osons dire que la ville les parcourt eux-mêmes, ainsi que leur écriture. De cette façon, l'écriture de la ville devient emblématique du changement dans la perception de la ville. Or, ces auteurs représentent assez



souvent un nouveau courant littéraire récent désigné sous l'étiquette générale de la littérature migrante. Cette littérature, très éclectique d'ailleurs, est précédée, sur le plan institutionnel, dès 1981 par une politique de reconnaissance des communautés culturelles, version québécoise du multiculturalisme fédéral. Pendant que la plupart des critiques attribuent le premier usage du terme d'écriture migrante à Robert Berrouët-Oriol (dans son article « L'effet d'exil », Berrouët-Oriol 1986), Fulvio Caccia rappelle que ces mots apparaissent d'abord dans un entretien de Jean Jonassaint avec Emile Ollivier (Caccia 2007 : 6-7). Une partie de la littérature migrante s'appuie sur la notion d'un exil qui n'est pas définitif, qui est ouvert sur plein de potentialités (les migrants étant de passage, ils peuvent migrer ailleurs), ce qui rend sa notion assez plus problématique, si nous comparons avec sa perception plus traditionnelle en littérature. Dans des recherches précédentes sur la littérature migrante, on a souvent abordé la problématique de l'*ici* et de l'*ailleurs*, comparé les lieux d'origine et ceux d'arrivée, parlé de l'expérience de l'exil et des répercussions sur la vie des exilés. Au sein de cette problématique globale, il se cache un sujet plus ciblé, celui de l'exil urbain parcourant métaphoriquement les rues et les ruelles des grandes villes. À savoir, un certain nombre de migrants, et les écrivains ne font pas exception à cette règle, ne migrent pas de quelque petit endroit anonyme dans leur pays d'origine (par contre, c'est le cas de l'Italien Marco Micone, débarquant de son Montelongo natal à Montréal) : provenant d'Europe, d'Asie ou d'Amérique du Sud, quelques-uns des écrivains migrants laissent derrière eux une autre grande métropole telle que Paris, Bagdad, Shanghai ou Moscou pour s'installer à Montréal, à Berlin, à Londres, à Rome, à Paris ou à New York. Ainsi, dans leur imaginaire et dans leur écriture, une thématique transurbaine s'installe bien naturellement. Une multitude de questions sur cette thématique s'impose alors : quelle est l'expérience de l'exil vécue entre les grandes villes comme Paris et Montréal, São Paulo et Québec ? Y a-t-il des trajectoires, des lignes de force, des dynamismes typiques, liés à cette migration inter- ou transurbaine et à la notion de l'exil ? L'exil vécu dans une mégapole, a-t-il une couleur bien spécifique ? Et, en fait, quel est le contraire de l'exil ?

La conférence plénière du professeur Peter Klaus de la Freie Universität de Berlin, qui se trouve dans l'introduction de ce dossier thématique, se pose quelques-unes de ces questions fondamentales. Pourtant, elle va au-delà des réflexions académiques superficielles en invitant le public à remettre en cause la place et le rôle de la littérature dans le monde actuel. Professeur Klaus avertit contre l'enfermement des chercheurs et des critiques littéraires dans leurs tours d'ivoire, tandis qu'il y a des dizaines de millions de réfugiés et de gens vivant dans une précarité extrême qui souffrent chaque jour et qui luttent pour leur survie. De cette façon, il faudrait prendre en considération les liens étroits qui existent entre la vie réelle des auteurs provenant des pays où ils avaient été persécutés et leur écriture. Ensuite, le noyau de la conférence consisterait en une comparaison de deux métropoles, Berlin et de Montréal, deux villes de migrations hybrides, multi- et transculturelles. Ces villes occidentales représenteraient des laboratoires, des chantiers où s'expérimentent de nouvelles identités, des identités postmodernes nomades. Lorsqu'à Berlin s'expérimente une nouvelle identité juive, inédite, on pourrait dire qu'à Montréal s'expérimente une nouvelle identité « haïtienne », une nouvelle identité maghrébine, libanaise ou latino-québécoise. La ville, la métropole ont depuis toujours été des lieux privilégiés de l'hybridité. Elle attire et conserve la différence et favorise en même temps ce glissement vers l'Autre et vers l'Altérité.

Un exemple littéraire très récent est évoqué par Jean-François Chassay. Revenant, lui aussi, à Montréal, il démontre comment la dichotomie traditionnelle de cette ville, horizontale et verticale, change avec l'arrivée des littératures migrantes. Concrètement, Chassay aborde la question comment la dichotomie et les enjeux et défis impliqués par celle-ci, sont dépeints dans le recueil de nouvelles de Daniel Grenier *Malgré tout on rit à Saint-Henri*. Chassay argumente que le livre analysé représente une réflexion sur la migration et l'altérité au fond de l'imaginaire américain. Selon l'auteur de l'article, le recueil reproduit à sa manière la forme fragmentée et labyrinthique de la ville qui exprime un certain désordre par la multiplicité des signes qui s'y déploient, des traces qu'elle produit et des strates sémantiques qui s'y superposent. Une généralisation s'impose, qui va se confirmer avec les articles suivants, par exemple celui de Maude Lafleur ou Diana Mistreanu, à savoir que le flux migratoire est bidirectionnel. Les protagonistes se trouvent pris et inscrits dans un chassé-croisé entre l'*ici* et l'*ailleurs*, entre le lieu du départ et celui de l'arrivée.

L'article d'Eva Voldřichová Beránková est une étude magistrale de la problématique identitaire des auteurs juifs au Québec. L'auteure de l'article essaie d'abord de définir qui est un auteur juif pour dresser ensuite une typologie basée sur leur langue (anglais, français, yiddish), la période historique et les sujets principaux. Un constat important découle de cette tentative de typologie : la « judéité » constitue tout un réseau d'identités mosaïques, confirmant ainsi l'idée de Pierre Nepveu que la littérature juive de Montréal serait située « au point d'intersection de cultures et de signes appartenant à divers horizons souvent conflictuels ; la tradition et la modernité ; l'Europe et l'Amérique ; le français et l'anglais ».

C'est Petr Kyloušek qui fait un *zoom* sur une situation concrète, celle de la diaspora haïtienne, telle qu'elle est représentée par Emile Ollivier. Son oeuvre *La Brûlerie* est un exemple typique des enjeux identitaires liés à l'émigration mais surtout à l'insertion dans les espaces civilisationnels de l'Occident. Kyloušek souligne l'aspect spatial de l'écriture ollivérienne. Située au pied du Mont-Royal, avec vue sur le Lac Saint-Louis et le Saint-Laurent, tel un port au bord de la mer des Caraïbes, La Brûlerie serait un endroit hybride, proche de l'hétérotopie foucaultienne, où se côtoie le passé haïtien avec le présent multiple de la postmodernité et à partir duquel se déploie la sensibilité identitaire postmoderne et rhizomatique de l'auteur.

Květuše Kunešová étudie un autre auteur-vedette de la migration haïtienne, Dany Laferrière. Plus particulièrement, c'est l'image et l'imaginaire de Montréal chez cet auteur et l'analyse des stratégies narratives par lesquelles Laferrière met en contraste deux espaces hétérotopiques : son Haïti natal, aux apparences exotiques, tropical, plein de couleurs mais aussi plein de dangers liés à la dictature, et le Canada, pays aux couleurs neutres, plein de froid et d'hiver, mais sûr et accueillant. L'expérience du migrant, dans les récits laferrièreens, à une forte composante autobiographique, vacille entre ces deux espaces. L'un mémoriel, celui du passé, l'autre celui du vécu, du présent. Květuše Kunešová montre bien comment l'exil dans Montréal peut devenir un symbol de l'emprisonnement par le froid et par l'impossibilité de communication.

L'analyse de Veronika Černíková se trouve à la fois au prolongement et aux antipodes des réflexions précédentes, basées sur l'étude de l'espace vaste et indescriptible que représente le Montréal contemporain, ainsi que sur une analyse de la poétique de la ville cosmopolite. L'espace extrêmement clos et étouffant d'un immeuble banal de Montréal, tel que représenté dans *La canicule des pauvres* de Jean-Simon Desrochers, est le contraire parfait de l'ouverture de la



ville. Cependant, comme le démontre l'auteure de l'étude, les histoires qui se déroulent au sein de cet immeuble sont tout sauf banales, la maison étant un microcosme pareil à la ville postmoderne, carrefour de destinées et d'identités. En plus, la description d'un tel espace hybride exige des techniques postmodernes, similaires à celles employées par Georges Perec dans *La vie mode d'emploi*, cependant adaptées à la ville québécoise.

Deux auteurs suivant tournent leur regard vers la Caraïbe. Kathleen Gyssels étudie en profondeur le concept assez actuel du transhumanisme dans deux ouvrages des « Gary de Goyave » – Vers un transhumanisme avec la lentille bifocale d'André et Simone Schwarz-Bart. Il s'agit à l'auteure de l'article de prouver que les auteurs en question ont adopté une mémoire multidimensionnelle, à la fois noire, créole et juive, et qu'ils sont en train de tisser un réseau complexe de références, entremêlant ainsi l'univers concentrationnaire de l'Europe avec l'univers esclavagiste des plantations dans les Caraïbes. Il en découle de façon convaincante que, malgré les différences, la condition du paria, de l'ex-communié est universelle.

Damian Masłowski renoue avec les idées du transhumanisme en essayant de démontrer que, dans son récit *L'Empreinte à Crusoé*, Patrick Chamoiseau est en train de réaliser le projet d'un retour symbolique aux temps précoloniaux sur l'île de la Martinique. La problématique postcoloniale antiesclavagiste de l'ouvrage de Patrick Chamoiseau concernerait, de manière figurative, la migration des peuples colonisés du Nouveau Monde vers l'ancien monde aussi que leur retour à la terre historique. Le protagoniste autochtone, étant déçu par la vie au sein de la civilisation occidentale et inapte à la migration entre les ancien et nouveau mondes, tombe dans la folie et, ensuite, il est expulsé hors de la civilisation européenne. Laissé sur une île inhabitée, il doit se l'approprier par la narration et par la parole.

Les migrations et exils du Continent noir sont abordés dans deux textes de ce dossier thématique : Ceux de Maude Lafleur et de Petr Vurm.

L'article de Maude Lafleur revient à l'idée que la littérature africaine francophone se développe autour d'un schème principal, celui de la migration. Vu que la plupart des auteurs publiés durant cette période vivent à l'extérieur du continent, principalement en France, la place que prend la migration et l'exil dans leurs écrits n'est pas surprenante. On appelle ce nouveau courant littéraire la migritude, mot-valise de la migration et de la négritude. Maude Lafleur tente de démontrer que les migrations que met en scène l'auteur d'origine togolaise Kossi Efovi semblent plus problématiques qu'une émigration transcontinentale typique et, par conséquent, elles soulèvent les importantes questions du rapport au passé et au futur, à la mémoire, de même qu'à la vie et à la mort. Si Efovi est normalement associé au courant de la migritude, son roman *Solo d'un revenant* ne correspond pas tellement aux isotopies de celui-ci. Son action se déroule entièrement au sein du continent africain. Le narrateur du roman retourne chez lui lors de l'ouverture des frontières entre le Nord et le Sud d'une ville africaine imaginaire. L'analyse du roman prouve de façon convaincante comment la thématique du retour est un complément essentiel à la thématique de l'exil et comment la migration peut se passer dans les deux directions : de l'Afrique vers l'Europe et de l'Europe vers l'Afrique.

Petr Vurm a choisi un autre auteur emblématique du mouvement de la migritude, Alain Mabanckou. Prenant pour point de départ les dichotomies entre l'Afrique et l'Europe, la ville et le village, *l'ici* et *l'ailleurs*, l'auteur de l'article essaie de montrer dans ses analyses comment la tension que génèrent ces dualités peut être non seulement une source de conflits mais aussi du

comique et de l'humour. L'écrivain congolais emploie des stratégies sophistiquées pour relever les différences et pour faire rire son lecteur. Quelques-unes de ces stratégies sont discutées et analysées pour démontrer également l'intentionnalité discursive de Mabanckou, qui, à travers l'humour, avertit contre les stéréotypes raciaux et autres dans la vie quotidienne. Enfin, l'auteur de cet article propose de ranger la migritude mabanckouienne sous l'égide de la glocalisation.

Les études finales, quoique écrites en français, s'éloignent de la francophonie littéraire, pour ne confirmer que davantage les tendances à la mondialisation et à l'avènement d'une littérature-monde.

Diana Mistreanu revient au grand classique de la littérature migrante, Andreï Makine, qui peut à juste titre être considéré comme l'un des fondateurs de la littérature migrante d'aujourd'hui. La représentation des villes occupe une place considérable dans son univers romanesque, d'autant plus que celles-ci acquièrent souvent une signification symbolique pour les personnages qui les habitent ou qui les visitent. Ainsi, les héros makinien, originaires dans la plupart des cas de villages ou de petites villes russes, sont-ils amenés à vivre dans de grandes villes soviétiques ou occidentales telles que Moscou, Leningrad/Saint-Petersbourg, Volgograd/Stalingrad, Paris ou New York. Mistreanu souligne le contraste entre le monde rural et le monde urbain des personnages de l'auteur, ressenti parfois comme un véritable déracinement. Ce contraste va de pair avec des conséquences psychologiques, sociales, culturelles et symboliques, inscrivant la dichotomie fondamentale encore une fois dans l'hétérotopie foucaultienne.

Le texte de Rosana Orihuela est une étude concrète et détaillée de la poétique migrante dans le roman *El Zorro de arriba y el zorro de abajo* de J.-M. Arguedas. Ce roman est un texte singulier, transgressant les normes et les règles linguistiques et génériques. De cette façon, les transgressions formelles de l'écriture seraient en accord avec les idées que celle-ci tente d'exprimer : l'expérience inédite de la *migrance* et de l'hétérotopie de *l'ici* et de *l'ailleurs*, de langues et de cultures dissonnantes. La ville de Chimbote dépeinte chez Arguedas est plus qu'une ville de la migration économique. Elle est une ville-monstre, une ville-prostituée, sujet des fantasmes et des pulsions perverses des migrants, représentés par sa baie qui représente un grand symbole (ou métaphore ?) du sexe féminin. Ici encore, l'hétérotopie foucaultienne entre en jeu, pour contribuer à la formation d'une spatialité dissonnante, inquiétante, véhiculant les chocs socio-culturels, linguistiques, politiques et symboliques.

Ève Léger-Bélangier revient à l'Afrique mais « migre » vers la partie colonisée par les Allemands et les Anglais. Elle aborde la problématique de la culture de l'échange et décrit comment l'auteur tanzanien Abdulrazak Gurnah met en place un univers où des habitants africains se heurtent à la colonisation européenne. Dans son œuvre, et plus particulièrement dans le roman *Paradis*, Gurnah développe le thème de la tension entre la perception individuelle de la colonisation et entre ce qui en a été retenu par la collectivité. Dans *Paradis*, les habitants de la Tanzanie et du Zanzibar se heurtent à la colonisation européenne, plus particulièrement celle des Allemands et des Anglais, bien que celle des Belges soit aussi présente. La perception individuelle du colonisé à propos de cette ère de changement causée par la colonisation est, dans le cas de *Paradis*, celle de Yusuf, un jeune tanzanien qui grandit au cœur de l'expansion coloniale en Tanzanie et de l'ajustement forcé des valeurs par les Africains.

L'article final de Nicolas Nercam sur l'art plastique contemporain en Inde clôt ce dossier thématique. Il dépasse le cadre strictement littéraire de ce dossier pour confirmer que la majorité



des questions posées par la littérature, sur le métissage, la ville et la migration, mais aussi sur l'individu, sur l'identité, sur la créativité et son aspect esthétique, portent une valeur universelle, traversant tous les arts. Nercam se penche sur deux artistes contemporains, Nikhil Chopra qui tente une autodéfinition identitaire, coloniale en particulier, par le biais des villes à l'intérieur desquelles il déambule. Zarina Bhimji place sa situation diasporique au cœur de son travail et tisse des liens entre ses différentes cultures. Les représentations du traumatisme du déracinement sont des figures récurrentes dans son travail filmique. A travers leurs créations dans l'espace urbain, ces auteurs remettent en question la relation établie entre l'individu, la culture et la communauté, ainsi que l'interprétation problématique des éléments constituant la culture.

Références bibliographiques

- Berrouët-Oriol, R. (1987). L'effet de l'exil. In *Vice Versa* (vol. 17).
- Caccia, F. (2007). À quoi servent « les écritures migrantes » ?, dans Marc Arino, Piccione, M.-L., 1985–2005 : *vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux.
- Moisan, C., & Hildebrand, R. (2001). *Ces étrangers du dedans: une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937–1997)*. Québec : Éditions Nota Bene.